



**CRÉATION** A la Colline, Caroline Guiela Nguyen met en scène une œuvre collective autour du deuil.

# «Le Chagrin», un père et manques

**LE CHAGRIN** création collective de la C<sup>ie</sup> les Hommes approximatifs, m.s  
**CAROLINE GUIELA NGUYEN** La Colline, 15, rue Malte-Brun, 75020. Du 6 mai au 6 juin Rens.: [www.colline.fr](http://www.colline.fr)

On pourrait voir dans l'accumulation d'objets qui composent le décor de cette création une multiplicité d'ex-voto – ces images dont l'origine remonterait aux époques les plus anciennes et que l'historien d'art Georges Didi-Huberman distingue notamment pour leur capacité à traverser le temps. Pour le reste, c'est plutôt une maison de poupée qu'évoque cette scénographie foisonnante signée Alice Duchange. De l'ex-voto à la maison de poupée, la relation n'est pas flagrante. Sauf si on se penche un peu plus précisément sur ce qui se joue dans *le Chagrin*, spectacle conçu et mis en scène par Caroline Guiela Nguyen à partir d'un travail d'écriture collective, comme ce fut le cas pour *Elle brûle*, sa créa-

tion précédente.

**Gesticulations.** Issue de l'école du Théâtre national de Strasbourg, cette jeune femme invente avec une intuition très sûre un théâtre sensible dont le réalisme laisse filtrer des perspectives autrement ambiguës sur la complexité de la nature humaine. Sa démarche s'appuie sur l'implication active des comédiens – en l'occurrence Dan Artus, Caroline Cano, Chloé Catrin, Violette Garo-Brunel et Mehdi Limam –, conviés à apporter leur pierre à un édifice d'autant plus fragile qu'aucun texte ne leur est donné au départ. Il y a un mot dans *le Chagrin* que les personnages n'arrivent pas à prononcer. Tout ce qu'ils font et disent, leurs gestes, le fait de répondre ou pas au téléphone, revient en quelque sorte à ne pas articuler le mot en question – et plus largement, à ne pas affronter une situation. Cela commence par les gesticulations d'un homme équipé d'un casque et de lunettes de travail qui, armé d'une tapette à mouches, joue avec de la mousse, fait chauffer de l'eau dans une



bottine, renverse le contenu d'un sac de terre sur la table de la cuisine. Autrement dit, une série d'actions incongrues qui conduisent à se demander si l'on a affaire à un enfant attardé, à un débile mental ou simplement à quelqu'un qui fait l'idiot. Une chose est sûre : comme dans *Elle brûle*, tout se joue ici dans la sphère familiale, terrain d'exploration privilégié de Caroline Guiela Nguyen.

**Comme dans sa précédente création, tout se joue ici dans la sphère familiale, terrain d'exploration privilégié de la metteuse en scène.**

Il y a la tante, la sœur, une amie de la famille et deux personnages extérieurs. Au mode chronologique, le spectacle préfère une temporalité plus diffuse où se superposent les effets d'un événement traumatisant, à savoir la mort du père. Le quotidien en est littéralement bouleversé. Vincent et Julie sont frère et sœur. Elle vit à Paris, où elle tente sans

succès sa chance comme danseuse. Lui est resté dans le village natal. La mort du père les rapproche dans une relation régressive, sous le signe de l'enfance.

**Justesse.** De fait, tout le spectacle baigne dans un climat enfantin jusqu'à marcher en quelque sorte à reculons – comme s'il s'agissait de tout prix de retrouver le temps d'avant la disparition du père, mais aussi comme si ce mouvement était le seul

moyen de saisir pleinement une situation qui échappe.

Progressivement, quelque chose se précise, qui s'ap-

puie sur des détails d'une vérité et d'une justesse profondément touchantes – à l'image de ce moment où la tante demande à l'employé des pompes funèbres de la serrer dans ses bras – pour converger vers une phase ultime où, ensemble, ils façonnent un autel à la mémoire du disparu. Autel qui donne tout son sens à ce spectacle.

**HUGUES LE TANNEUR**